

1

Je connais bien le ciel. Je m'y suis habitué. Toutes ses nuances terre d'ombre, tilleul, chair ou safran, je connais. Dans mon fauteuil, sur la terrasse, je l'examine. Il est midi. Le ciel est blanc. J'ai tout mon temps.

Pas de gros projets pour moi ce lundi, juste deux objectifs légers pour meubler en douceur la soirée : le vernissage de Max chez Pontarlier, boulevard des Italiens, puis l'intervention de Blondel à l'auditorium de l'agence. Je vais me changer : je cherche et trouve tout de suite, parmi mes cent chemises et quelques, la mieux assortie à ce plan. Comme à son habitude, Titov dort dans son coin.

En fin d'après-midi j'appelai donc un taxi, le ciel était blanc comme un linge au-dessus des Italiens, Max était occupé au fond de la galerie avec un Japonais. Pontarlier vint vers moi, transpirant et souriant sous ses moustaches éparses – je taille plus strictement les miennes –, mes yeux bleus se reflétaient sur son front bombé. Vous vous êtes vu ? me demanda-t-il en

extrayant de sa poche une petite main droite molle et moite, qu'il versa dans la mienne aussitôt inondée. Son autre main tendait un verre que je déclinai. Trop grandes pour lui, ses dents étaient aussi très plates et presque transparentes, d'apparence fragile, parfois dans le fond elles n'étaient même plus là. Pas encore, répondis-je. Allez vous voir, dit le galeriste, allez vous regarder.

Je me dirigeai vers mon image souriante en uniforme immaculé sur fond bleu ciel, sous mon bras mon casque vitré, sur mon pectoral droit ma plaque d'identification. Cette tête que j'avais là, c'était la première fois que je travaillais pour les Américains : en vérité je souriais moins sur la photo, prise à Daytona, que Max avait utilisée pour ce portrait ; j'avais ensuite dû poser trois ou quatre fois dans son atelier, juste pour qu'il reprenne le sourire. Je m'admiraï en vitesse puis je fis le tour de la galerie, considérant d'un œil égal les autres portraits, les autres invités – aucun de ceux-ci ne ressemblait à ceux-là, il semblait que je fusse le seul modèle présent. Je m'attardai un peu, jetai un dernier coup d'œil dans le fond de la galerie, l'affaire avait l'air chaude entre Max et le Japonais. À présent Pontarlier s'en mêlait. Je m'éloignai.

Blondel parlait depuis un moment déjà quand j'entrai dans l'auditorium. Vingt personnes assistaient à son exposé, bilan annuel des activités de l'agence, je trouvai sans mal une place au fond de la salle, pas très loin de Bégonhès. L'orateur venait d'évoquer les premières fonctions, surtout maritimes, de nos satellites d'observation – surveillance des marins solitaires, des

albatros excursionnistes et des icebergs à la dérive –, décrivant ensuite leurs tâches actuelles – détection des fleuves en crue, des centrales nucléaires en fuite et des forêts en feu – avant de préciser leurs rôles futurs : surveillance militaire généralisée, certes, mais aussi télécommande des vannes d'oléoducs, du fin fond de l'Arabie au fin fond de l'Alaska, mais aussi gestion des réseaux ferroviaires et régulation des parcs de poids lourds. On recueillerait ainsi, prophétisait Blondel, à chaque instant, n'importe quelle caractéristique de n'importe quel camion sur terre – vitesse et niveau d'huile, température de la remorque frigorifique, jusqu'à la fréquence de son autoradio.

Je connaissais tout ça, donc j'écoutais à peine. J'étais surtout passé pour dire bonjour. En attendant que Blondel finisse je considérai sans trop d'intérêt la décoration de l'auditorium, tapisseries latérales et gros logo doré de l'agence au-dessus de l'estrade, au fond. Les vingt présents – fuséologues, journalistes et comportementalistes, parents et alliés, toujours les deux mêmes filles en tailleur autour du type du ministère – ne prêtaient pas à ce bilan beaucoup plus d'attention que moi. On parlait entre soi. Bégonhès, non loin, tournait sur ses genoux les pages d'un nouvel usuel d'avionique. L'attention se relâchant, Blondel haussa le ton, les murmures s'amplifièrent dès qu'il aborda son sujet préféré : la toute prochaine génération de satellites chargés entre autres choses de cartographier le fond des mers, d'évaluer l'énergie des vagues, la dérive des plaques et le sens des vents.

Son discours achevé, tout le monde se levait en bavardant un ton au-dessus, je descendis la travée vers

l'estrade où Blondel rangeait boudeusement ses papiers. Ses proches l'entouraient, son assistant Vuarcheix, Lucie à qui je souris de loin puis l'ingénieur Poecile qui prétendait que ma foi, ça ne s'était pas si mal passé que ça. Laissez, grogna Blondel sans m'avoir aperçu, je vois bien qu'ils s'en foutent. Pas cette année qu'on aura les crédits. Il continuait de battre ses papiers comme un jeu de cartes géantes, l'air d'avoir passé la main, perdu le pli. Reste Cosmo, fit valoir Vuarcheix, quand même nous avons Cosmo.

Blondel haussa les épaules, je savais comme lui ce qu'il en était du satellite Cosmo, première de ces machines environnementalistes mise sur orbite quatre ans plus tôt. Après sa dernière panne, irréparable depuis le sol, l'engin Cosmo ne transmettait plus que des données partielles et des clichés tronqués, fréquemment flous. Je toussai. Ah, fit Blondel, vous étiez là aussi. Vous avez vu comme ils s'en foutent. Normal avec tous nos échecs de lancement, fis-je valoir, toutes nos explosions. L'explosion fait rire l'opinion. Mais vous verrez qu'on va se refaire. Le ciel vous garde en sa miséricorde, soupira Blondel en se tournant vers Lucie, qui me sourit à nouveau. Vous dînez avec nous ? Soirée entre hommes, précisa-t-il, Lucie malheureusement doit nous laisser. Merci, répondis-je, non.

Je m'éloignai.

Après mon départ, vers vingt-deux heures, Blondel était passé téléphoner dans le bureau de Poecile. Séguret, fit-il, c'est moi. Vous avez pu voir pour les vannes d'injection ? On cherche, on cherche, assura Séguret. On va trouver. Oui, dit Blondel, est-ce que

Meyer est encore là ? À cette heure-ci ? fit Séguret.  
Un instant, je vais voir.

Étouffant le combiné d'une main, l'ingénieur Séguret s'était retourné vers un vaste bureau dans le fond de la pièce, vers un autre ingénieur de haute taille, proportionné à ce bureau, penché sur lui.

– Meyer, dit Séguret, c'est Blondel qui demande après toi. Est-ce que tu es là ?